

La tyrannie des bouffons - Donald Trump, Jair Bolsonaro, Rodrigo Duterte et tant d'autres

mercredi 17 juin 2020, par [SALMON Christian](#) (Date de rédaction antérieure : 14 juin 2020).

La pandémie de coronavirus a eu un effet de loupe sur une nouvelle forme de tyrannie qui se déploie à l'échelle de la planète. Elle ne cesse d'étendre son empire, aux États-Unis, au Brésil, aux Philippines, au Royaume-Uni, en Italie... En France, elle ne s'est pas encore incarnée dans une figure politique. Mais de nombreux Ubu se sentent pousser des ailes au point d'inquiéter l'Élysée.

Après la mort de George Floyd, l'éditorialiste conservateur du *Washington Post* George Will n'a pas mâché ses mots contre Donald Trump : « La personne que les électeurs ont élue en 2016 pour "veiller à ce que les lois soient fidèlement exécutées" a déclaré le 28 juillet 2017 à des policiers en uniforme : "S'il vous plaît, ne soyez pas trop gentils lors des interpellations." Son espoir s'est réalisé pendant 8 minutes et 46 secondes sur le trottoir de Minneapolis. »

Prix Pulitzer du commentaire politique, Georges Will est l'un des éditorialistes les plus écoutés de la mouvance conservatrice. Depuis 2016, il n'a pas caché « le dégoût » que lui inspirait Trump et la manière dont le parti républicain avait capitulé en en faisant son candidat. Mais son article va beaucoup plus loin, il appelle à sa défaite à la prochaine élection de novembre et à celle du parti républicain au Congrès, en particulier, a-t-il précisé, « ces sénateurs qui gambadent encore autour de ses chevilles, avec un appétit canin de caresses ».

Les néoconservateurs, exclus du pouvoir par Donald Trump à son arrivée à la Maison Blanche, ont de bonnes raisons de lui en vouloir mais ils ne sont pas les seuls. L'ancien président George W. Bush vient d'annoncer qu'il ne voterait pas pour lui en novembre. Colin Powell a décidé de voter Joe Biden.

Selon George Will, les provocations du président depuis son élection, amplifiées par « les technologies modernes de communication », ont « encouragé une escalade dans le débat public d'une telle violence que le seuil du passage à l'acte s'est trouvé abaissé chez des individus aussi dérangés que lui ». Donald Trump « donne le ton à la société américaine qui est malheureusement une cire molle sur laquelle les présidents laissent leurs marques ». Et Will de conclure : « Ce roi Lear de bas étage a prouvé que l'expression "bouffon maléfique" n'est pas un oxymore. »

« Bouffon maléfique » : en associant ces deux termes contradictoires, l'éditorialiste conservateur met en évidence le caractère clivé du pouvoir de Trump sur lequel la critique de ses opposants a constamment achoppé. Si la bouffonnerie relève le plus souvent du registre de la comédie et de la farce, la « bouffonnerie » de Trump est maléfique. Elle utilise les ressorts du grotesque pour orchestrer le ressentiment des foules, réveiller les vieux démons sexistes, racistes, antisémites, dont

la liste des victimes s'allonge, de Pittsburgh à El Paso - et à George Floyd.

« L'histoire est une blague », disait Henry Ford. Trump en a fait une politique.

Avec lui, il ne s'agit plus de gouverner à l'intérieur du cadre démocratique, mais de spéculer à la baisse sur son discrédit. Trump est un héros du soupçon qui a construit sa stratégie sur un paradoxe : asseoir la crédibilité de son « discours » sur le discrédit du « système », spéculer à la baisse sur le discrédit général et en aggraver les effets. Le danger, dans toute spéculation à la baisse, c'est qu'elle est autoréalisatrice. De même que beaucoup d'économistes voient dans la spéculation à la baisse les principales causes de la chute des bourses, on assiste à la même crise spéculative dans la sphère politique.

C'est le ressort de son pouvoir hégémonique qui s'impose non plus à travers des récits crédibles mais par des blagues qui jettent le discrédit sur toutes les formes d'autorités (économiques, médiatiques, politiques, médicales). Avec Trump, le grotesque a remplacé le récit (et le carnavalesque le romanesque) dans la conquête des cœurs et des esprits.

Selon le linguiste russe Mikhaïl Bakhtine, le carnaval au Moyen Âge, loin de n'être qu'une manifestation folklorique, était l'une des expressions les plus fortes de la culture populaire, en particulier dans sa dimension subversive. Dans son ouvrage, François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance, il analysait l'esprit du carnavalesque comme le renversement des hiérarchies et des valeurs : entre le pouvoir et le peuple, entre le noble et le trivial, entre le haut et le bas, entre le style raffiné du savant et le langage grossier du peuple...

Le carnaval qui en est l'expression la plus achevée et culmine dans l'élection d'un roi du carnaval qui se substitue à l'autorité en place. « En la personne de Rabelais, écrit Bakhtine, la parole et le masque du bouffon médiéval, les formes des réjouissances populaires carnavalesques, la fougue de la basoche aux idées démocratiques qui travestissait et parodiait absolument tous les propos et les gestes des bateleurs de foire se sont associés au savoir humaniste, à la science et aux pratiques médicales, à l'expérience politique et aux connaissances d'un homme qui... était intimement initié à tous les problèmes et secrets de la haute politique internationale de son temps. »

Le trumpisme est une forme de carnavalesque renversé, un carnavalesque d'en haut qui installe les valeurs du grotesque au sommet du pouvoir et assoit leur légitimité sur les réseaux sociaux et la télé-réalité. Le *reality show* trumpiste rejoue, en le singeant, le renversement du haut et du bas, du noble et du trivial, du raffiné et du grossier, du sacré et du profane, le refus des normes et des hiérarchies instituées entre le pouvoir et les sans-pouvoir, le mépris des formes du beau style du savoir-vivre, au profit d'une vulgarité revendiquée assumée et conquérante.

Le lien souligné par Bakhtine entre le carnavalesque démocratique et le savoir humaniste est brisé. Si Trump a lancé un défi au système démocratique non pour le réformer ou le transformer, mais pour le ridiculiser. Son omniprésence sur Twitter et celle d'un roi de carnaval qui s'arroge le droit de tout dire et de jeter le discrédit sur toutes les formes de pouvoir. Loin de se présidentialiser une fois élu, il a ridiculisé la fonction présidentielle par ses fougades, ses sautes d'humeur, ses postures ubuesques. « C'est un clown - littéralement, il pourrait avoir sa place dans un cirque », a déclaré un jour Noam Chomsky.

L'épidémie de coronavirus en a été le théâtre insensé. Soudain, le grotesque butait sur le mur de l'épidémie. La puissance du discrédit qui enflammait les foules ne pouvait rien contre le virus qui s'attaquait à elles. Elle risquait même de se retourner contre celui qui était en charge de la santé publique. La crise épidémique a mis en évidence ce « grotesque discréditant » au travers de mille signes de mauvais goût, d'indécence et de stupidité.

Trump a d'abord cherché à sous-estimer la gravité du mal en contestant l'avis des épidémiologues et en prédisant la fin de l'épidémie pour le printemps. Puis, alors que sa dangerosité se précisait, il décida d'externaliser le virus en Chine et en Europe contre lequel il fallait dresser un mur pour endiguer son invasion : « La sécurité des frontières est également une sécurité sanitaire et vous avez tous vu le mur se lever comme par magie. [...] Des mesures strictes aux frontières sont l'une des raisons pour lesquelles le nombre de cas aux États-Unis est faible. »

Enfin, il se déchargea de sa responsabilité fédérale déléguant aux gouverneurs des États sa responsabilité et jetant le discrédit sur leur inaction.

Mais on aurait tort d'en tirer des conclusions hâtives. Loin de le disqualifier auprès de ses supporters, la crise du coronavirus lui a fourni l'occasion de démontrer une sorte d'impunité, la preuve manifeste qu'il ne dépend d'aucun jugement et peut donc imposer inconditionnellement sa volonté.

Elle a eu un effet de loupe sur cette nouvelle forme de tyrannie, qui se déploie à l'échelle de la planète, la tyrannie des bouffons, dont Trump n'aura été que la première manifestation et qui n'a cessé depuis quatre ans d'étendre son empire au-delà des frontières des États-Unis : Jair Bolsonaro au Brésil, Rodrigo Duterte aux Philippines, Boris Johnson au Royaume-Uni, Matteo Salvini et Beppe Grillo en Italie, Jimmy Morales au Guatemala, Viktor Orbán en Hongrie. Mais aussi Volodymyr Zelensky, ce comédien élu président de l'Ukraine. En Inde, le député Rahul Gandhi, petit fils d'Indira Gandhi, s'en est pris au premier ministre Narendra Modi en ces termes : « Cessez de faire le clown, l'Inde est en état d'urgence. »

Les tweets de Trump, les posts de Salvini sur Facebook, les clowneries de Beppe Grillo, les blagues de Boris Johnson reflètent un charisme clownesque, anti-héroïque. Ces nouveaux leaders, qu'on qualifie de populistes, sont dépourvus de l'ascendant des grands leaders populistes latino-américains comme Juan Perón ou Getúlio Vargas. Ce sont des clowns qui exercent leur influence par l'outrance, la parodie, les *fake news*.

Cette nouvelle génération de leaders met à l'épreuve la notion de pouvoir charismatique telle que l'avait définie Max Weber, « l'autorité fondée sur la grâce personnelle et extraordinaire d'un individu... en tant qu'il se singularise par des qualités prodigieuses, par l'héroïsme ou d'autres particularités exemplaires qui font le chef ». Mais ils ne sont pas dénués d'un certain charisme. En eux, c'est l'homme commun que les réseaux sociaux acclament, l'homme-clown de la télé-réalité ou des *talk-shows*, magnifié et comme électrisé par les réseaux sociaux.

Leur performance appartient à l'univers de l'imagerie grotesque et à la syntaxe scatologique et sexuelle. Salvini fait appel à la nourriture en postant chaque jour sur Twitter des photos de ses repas, Trump n'hésite pas à parler de « chattes » et de sang menstruel comme lorsqu'il insulta la journaliste de CNN, Megyn Kelly, qui avait eu l'audace de lui rappeler ses propos sexistes. Dans les relations internationales, les jurons, insultes et grossièretés se multiplient et transgressent tous les usages diplomatiques à l'instar de Boris Johnson traitant François Hollande de « kapo » et qualifiant délicatement les Français de « petites crottes » ou de « fumiers ».

Le souverain grotesque ne nous est pas totalement inconnu. Et l'on pourrait en retracer la généalogie, comme le rappelait Michel Foucault dans ses cours au Collège de France sur l'anormal (1975-1976) de Caligula, avide de sang, cruel, incestueux avec ses sœurs, adultère, passionné par les jeux du cirque, et qui veut faire de son cheval un consul, à Héliogabale, « faisant l'amour comme une femme et comme un homme [...] accueillant la débauche par tous les orifices de son corps », en passant par Claude, asservi à sa femme, la vicieuse Messaline, et Néron, qui ne rougit pas de se livrer aux actes les plus honteux avec hommes et femmes, qui aime se travestir et épouse son

affranchi.

Dans sa thèse *Les Scènes de la vérité* [1], Arianna Sforzini a rassemblé et problématisé les observations éparses de Foucault sur le pouvoir grotesque. « Foucault, écrit-elle, identifie dans le grotesque ou dans l'ubuesque, une catégorie précise de l'analyse historico-politique », catégorie qui exprime la force que « le pouvoir assume quand il revêt les formes les plus bouffonnes et les plus infâmes ». L'indignité du pouvoir n'en élimine pas les effets, qui sont au contraire d'autant plus violents et écrasants que le pouvoir est grotesque – Ubu roi, précisément. « Un énorme fonctionnement du souverain infâme ».

Foucault nous alertait contre l'illusion qui consiste à voir dans le pouvoir grotesque « un accident dans l'histoire du pouvoir », « un raté de la mécanique », mais « l'un des rouages qui font partie inhérente des mécanismes du pouvoir ». « En montrant explicitement le pouvoir comme abject, infâme, ubuesque ou simplement ridicule, il s'agit de manifester de manière éclatante le caractère incontournable, l'inévitabilité du pouvoir, qui peut précisément fonctionner dans toute sa rigueur et à la pointe extrême de sa rationalité violente, même lorsqu'il est entre les mains de quelqu'un qui se trouve effectivement disqualifié ».

Depuis l'élection de Trump, constate Xenophon Tenezakis, qui prolonge l'analyse de Foucault dans un article récent de la revue *Esprit*, « chaque jour, de nouvelles décisions sont prises à l'encontre des grands principes de la démocratie et des engagements des États-Unis ; de nouveaux ratés, de nouvelles saillies absurdes et de nouvelles fuites font surface, qui dévoilent l'anarchie au cœur du pouvoir. Devant cette allure carnavalesque du mandat trumpien, l'attitude souvent adoptée est celle de la sidération : “Comment est-il possible qu'il puisse rester au pouvoir, alors qu'il dit des choses si absurdes et qu'il prend des décisions à l'encontre parfois du bon sens ou de l'humanité la plus élémentaire ?” Si l'on suit le raisonnement foucauldien, c'est plutôt la question inverse qu'il faudrait poser. »

La lutte des bouffons et des hologrammes

Hitler et Mussolini pouvaient bien avoir des côtés grotesques mais c'était un grotesque malgré eux, un burlesque involontaire. Mussolini faisait du ski torse nu ou Hitler enfermé dans son bunker quelques heures avant son suicide demandait qu'on lui procure des gâteaux au chocolat « jusqu'à en crever ». Mais leur pouvoir empruntait à la représentation impériale la plus austère et recyclait les signes des souverainetés anciennes (les faisceaux, l'aigle, le salut romain, les parades, le svastika...). Leur mode opératoire s'appuyait sur un réseau administratif, policier et bureaucratique pour contrôler les individus et ne devait rien à l'improvisation burlesque des Trump et consorts.

Du roi Ubu (d'Alfred Jarry) à Arturo Ui (de Bertolt Brecht), ou au *Dictateur* de Chaplin, le grotesque exerçait ses pouvoirs aux dépens d'eux. Il visait à délégitimer leur pouvoir en lui retirant sa majesté. Brecht dit quelque part dans ses écrits : « Arturo Ui est une parabole dramatique écrite avec le dessein de détruire le traditionnel et néfaste respect qu'inspirent les grands tueurs de l'histoire. »

Cela est évidemment impossible avec une tyrannie qui revendique le pouvoir du grotesque. Trump est une figure du *trash* de luxe qui triomphe sous les signes du vulgaire, du scatologique et de la dérision. Il en incarne une sorte d'idéal type, le plouc revêtu d'une patine de notoriété. Les statues de Trump nu qui se sont répandues sur les places publiques des villes américaines pendant la campagne de 2016 consacraient une forme de sacralité kitsch, de statuaire dégradée. Elles constituent la représentation spontanée du pouvoir burlesque.

Carter Goodrich, le caricaturiste qui a dessiné la une du *New Yorker* présentant Trump en clown

maléfique, a ainsi déclaré : « C'est difficile de parodier cet homme... Il marche, parle déjà comme une caricature de lui-même. »

Michel Foucault a évoqué ce pouvoir mystérieux du grotesque, « la terreur ubuesque » : « La souveraineté grotesque opère non pas en dépit de l'incompétence de celui qui l'exerce mais en raison même de cette incompétence et des effets grotesques qui en découlent [...] J'appelle grotesque le fait qu'en raison de leur statut, un discours ou un individu peut avoir des effets de pouvoir que leurs qualités intrinsèques devraient les disqualifier. »

Selon Foucault, le pouvoir grotesque est l'expression de sa puissance extrême, de son caractère incontrôlable, inévitable, nécessaire. L'indignité du pouvoir n'en élimine pas les effets, qui sont au contraire d'autant plus violents et écrasants que le pouvoir est grotesque - *Ubu roi*, précisément.

Ce fonctionnement intense s'est adjoint aujourd'hui la puissance des réseaux sociaux et l'usage stratégique des big datas et des algorithmes. Partout où elle a réussi à s'imposer, la tyrannie des bouffons combine les pouvoirs fantasques du grotesque et la maîtrise méthodique des réseaux sociaux, la transgression burlesque et la loi des séries algorithmiques.

Le prototype en a été le couple formé par Beppe Grillo et l'expert en marketing Gianroberto Casaleggio qui ont à eux deux inventé le mouvement algorithmique Cinq Étoiles. Partout c'est sous ce même visage de Janus, le clown et l'informaticien, qu'il est apparu. Donald Trump et Brad Parscale, Boris Johnson et Dominic Cummings, Viktor Orbán et Arthur Finkelstein, Matteo Salvini et Luca Morisi, l'inventeur de la « Bestia », un logiciel qui analyse les *big datas* avec ses 3,6 millions de fans sur Facebook.

Avec l'avènement des réseaux sociaux, une nouvelle génération de conseillers politiques est apparue : docteurs en sciences informatiques, « ingénieurs du chaos », comme les appelle l'ex-conseiller de Matteo Renzi, Giuliano da Empoli, capables d'exploiter les potentialités politiques du Web et de canaliser vers les urnes la colère née sur les réseaux sociaux.

Mais tous les partis politiques ont leurs ingénieurs informatiques. Ils savent manipuler les électeurs grâce aux big datas et aux algorithmes. Le coup de génie de Gianroberto Casaleggio fut de synchroniser la figure du clown et celle de l'expert en marketing. Dans l'ombre de l'agitateur histrionique, il y a toujours l'informaticien. Mais l'ingénieur n'est rien sans le bouffon.

Sur la scène hypermoderne de notre carnaval politique, ce qui se joue, c'est le théâtre paradoxal de la dérision et de l'expertise. D'un côté, le clown comme accélérateur du discrédit ; de l'autre, le logiciel comme vecteur de mobilisation. L'un est extravagant quand l'autre est méthodique. Derrière le clown, un logiciel. Sous le désordre apparent du carnaval, la rigueur des algorithmes. Le Carnaval et le Vortex vont de pair.

En France, la tyrannie des bouffons ne s'est pas encore incarnée dans une figure politique. Marine Le Pen n'a pas voulu reprendre l'héritage de son père qui fut l'un des premiers à incarner le burlesque politique avec en Italie Silvio Berlusconi, mais l'un et l'autre étaient des figures télévisuelles, avant les réseaux sociaux.

Faute d'être incarné, le phénomène burlesque ne cesse de contaminer la vie publique comme un principe viral, par capillarité. Une série de micro-événements en témoignent : coups de fil d'Emmanuel Macron à Jean-Marie Bigard qui disait se faire l'interprète de la *vox populi*, se plaignant sur Twitter de la non réouverture des bistros. Mais aussi échanges de SMS avec Cyril Hanouna. Ou déplacement à Marseille du président pour rendre visite à Didier Raoult.

« Si on veut que les gens sensibles à ces personnes ne leur tombent pas dans les bras en 2022, il

faut leur parler, leur manifester de la considération, montrer qu'on les entend », a expliqué Emmanuel Macron. Comme l'écrit vertement Ellen Salvi dans Mediapart, « Emmanuel Macron soigne sa démagogie. » Il flirte avec les bouffons. Pendant la crise des gilets jaunes, on apprenait ainsi que ce dernier avait passé une heure à discuter du mouvement social avec Patrick Sébastien et qu'il avait adressé un « sympathique SMS » à Cyril Hanouna pour lui dire qu'il appréciait ses émissions thématiques.

Dans le même temps, plusieurs membres du gouvernement se succédaient sur le plateau de l'animateur épinglé par le CSA pour ses humiliations ou ses dérapages sexistes et homophobes. Avec toujours la même explication : « Il n'y a pas de citoyens de seconde zone », « il faut parler à tout le monde ». Mais de Patrick Sébastien à Cyril Hanouna, l'attention présidentielle ne va pas vraiment à tout le monde. Elle va à Éric Zemmour, choyé pour avoir essuyé quelques jurons dans la rue, à Philippe de Villiers qui a obtenu la réouverture du Puy du Fou, à Jean-Marie Bigard, dont on dit à l'Élysée qu'il « incarne une certaine France ». Pourquoi pas une certaine idée de la France tant qu'on y est ?

C'est toute la vie publique qui est atteinte par le phénomène burlesque. Contamination sournoise qui opère ce glissement du domaine de l'exercice du pouvoir à celui de sa mise en scène burlesque. Les clowns n'ont pas encore détrôné ceux que Didier Raoult appelle les « hologrammes ». Mais ils sont déjà en mesure de « leur chier dessus », comme l'a élégamment affirmé Jean-Marie Bigard après le coup de téléphone du président : « Je ramène ma gueule, je chie sur le président et le président m'appelle. Je trouve ça génial. »

Depuis son exploit scatologique, Bigard se sent pousser des ailes. Le site Politico aux États-Unis lui consacre un article : « The comedian who would be French president » [2].

Mais Bigard n'est pas le seul à convoiter la place du clown qui voulait être président. L'ex-candidate de télé-réalité Afida Turner a annoncé sa candidature, le 31 mai, sur Twitter. S'adressant à ses « dear fans, dear Français », « afin de remédier aux problèmes des Gilets jaunes et de surcroît à cette police violente ». Sur le plateau de Cyril Hanouna, elle a confirmé : « Vous savez à qui vous avez affaire. Je ne blague jamais », a-t-elle affirmé, ce qui est une évidence, quand on est une blague. Cyril Hanouna y pense. Didier Raoult fait mine de ne pas s'y intéresser mais c'est sans doute lui qui à la faveur de l'épidémie a conquis un véritable pouvoir grotesque, élevant sa figure pasteurienne au rang d'un mythe barthésien.

Le mythe du professeur Raoult repose sur la tête du professeur. C'est une belle tête si l'on entend par là, avec Roland Barthes, qu'elle réunit toute une série de signes contradictoires empruntés à la légende et associés à la modernité. Avec sa blouse blanche de Pasteur, ses longs cheveux grisonnants de Gaulois réfractaire, ses airs de Panoramix, le druide du village d'Asterix, détenteur du secret de fabrication de la potion magique, et sa bague à tête de mort, « qui lui donne une allure de rocker mais qu'il invoque comme le *memento mori*, "le souviens-toi que tu vas mourir" des Romains qui incite selon lui, à se méfier du triomphe ».

Raoult réunit en sa seule personne la figure dédoublée du clown et de l'expert. Grand prix de l'Inserm 2010, il chasse et collectionne les virus comme d'autres les papillons. Deux bactéries portent son nom : les « *Raoultella* » et les « *Rickettsia raoulti* ». Mais le savant aime aussi sortir de sa zone de confort. Il croise volontiers ses compétences épidémiologiques avec le talent du bateleur. Il enfile volontiers la tenue du bouffon narcissique qui s'autorise moins de Pasteur que de Trump, affiche la même indifférence aux valeurs scientifiques de cohérence, d'expérimentation, et se livre en de multiples interviews à une forme de décompensation narcissique

À chaque époque ses mythes. Celui de l'abbé Pierre présentait tous les signes de l'apostolat, écrivait

Roland Barthes dans *Mythologies*. Un apostolat de la charité inspirée par la foi chrétienne. L'apostolat du professeur Raoult est bien différent, il prêche non pas la foi mais le discrédit. C'est un apostolat du soupçon, un discrédit qui frappe toutes les figures d'autorité : médicale, scientifique, politique, médiatique, intellectuelle. « Je crois, dit Raoult, que je représente quelque chose d'un choc qui secoue le monde en ce moment : c'est-à-dire qu'on vient vous disputer le monopole de la parole. Ce "droit de dire" dont vous jouissiez - notamment, vous, les médias - on vous le dispute, on vous le vole. On s'en fout de vous. Maintenant, on dit les choses nous-mêmes. »

Qui est ce « on », est-on tenté de lui demander ? Qui est ce « vous » ? Mais l'expertise du Professeur Raoult ne s'étend pas visiblement jusqu'à la rhétorique dont il recycle à son insu les pires procédés. « Les gens, ils pensent comme moi. [...] Vous voulez faire un sondage entre Véran et moi ? Vous voulez voir ce que c'est que la crédibilité ? », a-t-il lancé à David Pujadiaz. Succès garanti.

Mais le professeur se targue aussi de parler philosophie avec Michel Onfray, Nietzsche. Platon. Tout ça. Il cite aussi volontiers Jean Baudrillard, qui aurait sans doute vu en lui une de ces « figures de mascarade » qu'il voyait poindre dans son dernier essai *Carnaval et Cannibale*, « qui ne sont pas déjà plus qu'une caricature d'eux-mêmes, se confondant avec leurs masques ».

La tyrannie des bouffons n'a pas encore triomphé mais de nombreux Ubu se dressent un peu partout, enhardis par l'épidémie qui poussent à la révolte. En leur tendant la main, le président Macron cherche à greffer le phénomène grotesque naissant à son pouvoir monarchique dévalué, mais rien ne dit que la greffe prenne et que les phénomènes de rejet de sa personne ne l'emportent. Le scénario d'une Cinquième République se retournant contre elle même en consacrant la rencontre d'un bouffon et de son peuple n'est plus à écarter.

Christian Salmon

P.-S.

• MEDIAPART. 14 juin 2020 :
<https://www.mediapart.fr/journal/international/140620/la-tyrannie-des-bouffons?onglet=full>

• *Les articles de Christian Salmon dans Mediapart* :
<https://www.mediapart.fr/biographie/christian-salmon>

POURQUOI S'ABONNER A MEDIAPART ?

- Site d'information indépendant
- Sans subventions ni publicité sur le site
- Journal participatif
- Financé uniquement par ses abonnements

<https://www.mediapart.fr/abonnement>

Notes

[1] <https://www.fabula.org/actualites/a-sforzini-les-scenes-de-la-verite-michel-foucault-et-le-the-tre-83353.php>

[2] <https://www.politico.eu/article/france-election-the-comedian-jean-marie-bigard-who-would-be-french-president/>